

Le temps d'Algérie¹

En 1954, j'avais un peu plus de vingt ans. J'étais étudiant en Sciences Politiques, à Bordeaux ; mais ce qui comptait essentiellement pour moi, à cette époque, c'était de chercher et de trouver « le Grand Secret ». (C'est-à-dire que j'étais plus féru de Kabbale et de Tao que de Keynes). Le climat intellectuel qui était alors le mien, je l'ai retrouvé plus tard chez certains personnages d'Abellio.

Je suivais avec plus de passion et de zèle l'enseignement de Lanza del Vasto que celui de mes professeurs d'économie politique. Un mélange d'ésotérisme et de non-violence, sur le fond de révolte juvénile, me faisait concevoir nébuleusement une vaste, intégrale, profonde révolution humaine, accomplie sur des siècles. Sérieusement, avec le sérieux de Don Quichotte, un petit groupe de jeunes gens cultivait les germes de cette révolution.

Je ne prêtais pas grande attention aux premiers bruits de la guerre d'Algérie. Pourquoi se préoccuper de ce sur quoi on ne peut en aucune façon intervenir ? Il semblait plus sage de se consacrer au futur... Mais je pensais cependant qu'il était légitime de défendre les Européens massacrés par des bandits.

Bien sûr, j'avais suivi un peu les péripéties de la « sale guerre d'Indochine » ; j'étais naturellement anti-militariste, anti-capitaliste, anti-colonialiste, (et anti-communiste). Mon grand homme était Mendès-France, qui avait mis fin à la guerre... Mais je n'avais aucune vue d'ensemble sur « les guerres coloniales » ; aucune vue précise sur l'Algérie et sur ce qui s'y passait. Et pouvais-je penser que ces troubles deviendraient une telle guerre, – et si longue que j'y serais soldat ?



Du temps passe... Le temps de me désenfumer un peu l'esprit ; de prendre conscience de la gravité du problème algérien ; de venir à Paris ; d'y commencer d'autres études ; et d'aspirer à voir enfin les idées non-violentes prendre corps.

¹Copyright Claude-Henri Rocquet.

Paru dans la revue ESPRIT en octobre 1962.

Au printemps 1957, Lanza del Vasto, ayant appris les tortures et les massacres commis par certains éléments de l'armée française, décide d'entreprendre une action non-violente. Nous nous plaçons sous ses ordres.

La non-violence était alors, en France, objet d'ignorance ou de dérision. Notre action nous semblait d'avance nous vouer à l'échec, aux sanctions, ou aux coups ; mais il s'agissait d'honneur, de conscience. Je l'ai entreprise, pour ma part, dans « l'absurde ». J'aurais volontiers pris pour devise celle du Taciturne.

Concrètement, ce furent les jeûnes, les manifestations silencieuses, les demandes d'incarcération, et ainsi de suite.

J'aimerais écrire bien des pages sur cette période de ma vie. Parler longuement de Lanza del Vasto, cet homme extraordinaire auquel je dois tant ; du climat qui régnait à Clichy, où il jeûnait et rayonnait, avec ses compagnons, – et nous puisions là le courage, « la paix, la force, la joie »... J'aimerais décrire minutieusement cette naissance de la non-violence en France, et l'expérience d'un militant ; dire ce que j'éprouvais alors, et comment je me juge après plusieurs années. Mais c'est l'espace d'un livre qu'il y faudrait.



J'étais donc dans la situation de « l'intellectuel de gauche », sursitaire. Situation sans netteté ; études qui se prolongent, travaux qu'on diffère d'entreprendre... espèce d'adolescence contre nature, obsession politico-morale...

Mon sursis me donnait mauvaise conscience ; et, c'est un peu pour me soulager que je m'engageais dans des actions pacifistes : jugeant que j'utilisais ainsi ma liberté provisoire pour desserrer le piège où d'autres étaient pris, et que je compensais mes privilèges par quelques risques volontaires.

J'avais une vision très simple du problème algérien : un peuple unanimement en lutte, justement, légitimement, pour son indépendance ; une politique et une armée françaises vicieuses dans leurs desseins et souvent criminelles dans leurs actions... Je n'approuvais pas, bien sûr, les méthodes terroristes du F.L.N., mais j'y étais moins sensible qu'à nos crimes ; (je pensais que « nous sommes d'abord responsables des crimes des nôtres »). Je ne me souciais pas des pieds-noirs, sinon pour les juger

coupables, – coupables au moins de se jeter sous les roues de « la locomotive de l'Histoire ». (Les pieds-noirs – pour lesquels j'éprouve aujourd'hui, un sentiment si fraternel.) Je voyais derrière tout cela grandir « la menace fasciste » ; je pensais qu'il fallait dénoncer les tortures pour que l'idée de cette guerre devînt intolérable à l'opinion française, et que des négociations fussent engagées avec les nationalistes.

Je ne voyais qu'un seul aspect de la guerre d'Algérie – et avec quelle détresse, quelle horreur ! : la France torturait, massacrait des hommes pauvres qui voulaient être libres ; le devoir me semblait être de combattre cette monstruosité, comme les générations précédentes avaient combattu le nazisme. Cela me semblait si évident ! Je ne me posais pas d'autres questions.

Je n'étais pas lâche dans ma résistance à la guerre, mais j'avais peur (sans le voir assez clairement) de la guerre elle-même : peur physique, peur morale, peur d'être complice d'Oradours algériens... Et au fond de moi peut-être y avait-il des impulsions moins nobles, ou moins humaines : une espèce d'amer plaisir à m'acharner contre les hommes du drapeau, du pouvoir, des banques et des affaires, et, au delà, contre ma race, contre mon pays. J'avais à l'égard de l'Occident les sentiments d'un Henry Miller (que j'avais beaucoup lu) contre l'Amérique. J'ai su par la suite quel véritable amour gisait sous cette agressivité ; les psychanalystes politiques – s'il y en a ! – diraient sans doute que je souffrais d'un « complexe d'Édipe » au plan de ma race et de ma patrie, ou d'un « complexe de l'enfant prodige ».



Mais, le moment venu de choisir, de répondre, de me décider, – qu'allais-je faire ? Cela tournait à l'obsession ; aigrissait, corrompait toutes mes pensées, toutes mes actions. J'ai pensé gagner la Belgique, la Suisse, – ou la Chine ! et y attendre la fin de la guerre. J'ai pensé jeûner à mort plutôt que de porter les armes.

Extravagances, chimères, délire léger. Oui... Mais au fond de tout cela, il y avait une angoisse réelle. L'angoisse de jeter par-dessus bord tout ce qu'on a pensé de généreux, pour devenir un mercenaire exposé à devenir un bourreau ; ou bien, pour ne point se renier, accepter d' être un exilé ou un martyr.

Ne me voyant pas m'exiler pour dix ans en Chine, n'ayant pas le courage d'accepter des années de prison, ne pouvant me résoudre à faire la guerre au peuple algérien, je choisis – comme le conseillait d'ailleurs Lanza del Vasto à ses jeunes amis appelés à servir sous les drapeaux –, je choisis de demander aux autorités militaires la permission d'accomplir un service sans armes : le service sanitaire, par exemple.

Prenant acte de mes sentiments gandhiens, et du fait que je n'étais pas objecteur de conscience, que je ne refuserais pas d'aller en Algérie, – « l'officier-orienteur » m'assura qu'il en serait selon mon désir.

C'était une solution qu'on peut aussi bien dire moyenne que médiocre. Mais il est cruel d'être pris entre l'obligation de participer à une guerre qu'on estime injuste et criminelle, et l'héroïsme – ou la folie – peu commun, nécessaire pour aller jusqu'au bout de son refus.

Et qui nous aidait à résister à cette guerre ? Les syndicats faisaient des grèves salariales. Le Parti communiste menait grand bruit autour de quelques échantillons d'objecteurs ; mais, pour le reste... La « petite gauche » n'était que littérature ; les autorités religieuses lénifiantes... Tout « intellectuel de gauche » que j'étais alors, je ne m'aveuglais, pas sur l'impuissance ou le machiavélisme de cette gauche française ; mais, à ce moment-là, j'espérais, je ne désespérais pas ; tout comme le croyant persiste à recevoir les sacrements d'un mauvais prêtre, s'il ne s'en trouve pas d'autres dans la région.



Le 13 mai m'apparut évidemment comme un coup d'État fasciste. Et la non-violence commença de me sembler bien insuffisante devant l'urgence du péril. J'en tins alors pour « l'unité d'action », avec les communistes, et tous les autres « républicains » ; et je militai en ce sens dans mon quartier.

D'autre part, surveillant d'externat, je baignais dans le milieu des enseignants, et j'avais la tête farcie de sa résistance aux factieux, de ses pétitions, de ses comités...

(J'étais allé, entre temps, à Moscou, à l'occasion du Festival mondial de la jeunesse. Cette expérience a interféré avec celle de l'Algérie ; mais je dois me borner à la signaler d'un mot : elle me débarrassa d'un anti-communisme primaire, et m'enrichit d'un

profond amour pour le peuple russe. Je fus frappé – sans pouvoir encore bien le comprendre – par le patriotisme salubre de ces hommes, de ces socialistes.)



Quand je reçus ma feuille de route, je vis que j'étais incorporé dans l'infanterie. Il n'était pas question de service sanitaire. Mais j'étais pris de court, et sans héroïsme ; je rejoignis mon corps, en me disant que, sur place, je recommencerais à demander de ne pas porter les armes.

J'acceptai de suivre les classes des futurs élèves-officiers, en précisant, dès le début, et à tout instant, que je refuserais de réussir l'examen.

Ce furent quatre mois de verdure et de bonne fatigue – et finalement d'un bonheur physique de très bonne venue pour un intellectuel citadin.

Bientôt, si ma répugnance aux armes était toujours aussi vive, je perdis ma répulsion à l'égard des militaires. Je fus surpris d'y trouver de fort honnêtes gens, et animés contre les gens de ma sorte de moins de préjugés et de malveillance que nous en avions contre eux.

(J'ai rencontré, en vingt-huit mois de vie militaire, des brutes et des niais : il s'en trouve dans toutes les corporations. Mais je dois dire que, dans l'ensemble, l'armée française m'a paru pétrie d'honnêteté et de mesure. Le « capitaine d'Algérie » m'a semblé un type d'homme assez estimable : sans fanatisme, sans lâcheté, sans bassesse ; espèce de moine militaire anachronique, ayant reçu en partage une des tâches humaines les plus difficiles, les plus ingrates.)



Dès mes classes faites, je suis affecté à Aumale, petite ville de l'Algérois. À cette nouvelle, je passe de mauvaises heures. Et puis, bientôt, je me sens soulagé de cette longue attente. J'éprouve de nouveaux sentiments : celui d'être parmi ceux qui partent, celui de goûter enfin au destin le plus commun, – et le sentiment de curiosité... Là-dessus, le Président de la République prononce le « discours d'autodétermination ».

Je ne pouvais, alors, imaginer langage plus raisonnable ; je fis confiance, et commençai de me séparer de mes compagnons de gauche, qui ricanaient de ma naïveté... En tout cas, je ne sentais plus notre cause comme coupable dans son principe ; j'avais le cœur plus léger, et je pensais arriver en Algérie pour vivre assez vite les premiers jours de la paix.



Après tant de mois amers, passés à attendre le jour d'embarquer pour l'Algérie, ce jour fut le premier d'une longue suite de jours heureux. Le voyage en mer, d'abord, et puis les premiers déplacements dans ce pays, me dilatèrent l'âme, me l'apaisèrent. Mes compagnons étaient désormais des hommes simples, et je me retrouvais à moi-même une saveur plus commune, et meilleure... Je dois bien constater cette espèce de bonheur singulier – dont j'avais honte souvent, pensant aux souffrances quotidiennes tout près de moi – et qui ne me quitta plus guère, jusqu'au bout... C'est revenu en France, dans ma vie parisienne, que j'eus tendance à retrouver mes remâchements d'angoisse, mes hantises de mort.



Je vis à Aumale, pendant quelques mois, la vie d'un petit fonctionnaire, d'un petit bureaucrate militaire. La guerre, j'ai l'impression qu'elle se passe comme en haute mer, tandis que je suis sur le rivage. Je vois les convois passer ou stationner, comme le riverain regarde les mouvements de navires ; j'écoute les récits des uns et des autres ; je vois des prisonniers...

Je m'émousse. Je stagne. Je garde à peu près les mêmes opinions, mais comme « au ralenti »... (Cependant, je vois, toujours aussi naïvement, des croix gammées en filigrane des drapeaux français sur les « barricades », et suis bien surpris de me trouver, sans avoir changé d'attitude, « loyaliste ».)

Cette vie aurait pu durer ainsi pendant deux ans : heures de machine à écrire, heures de garde ; la violence vue comme la mer à travers un hublot ; la vie militaire, et la vie personnelle – lectures, rêveries... – se poursuivant à travers les saisons. À mon retour, qu'aurais-je pu penser de l'Algérie ? L'aurais-je connue ? Ayant vécu sans contact avec les Arabes, sans guère plus de

contact avec les Européens ; sachant, par ouï-dire, les « corvées de bois » dans le djebel, les tortures dans les « D.O.P. », ignorant tout de l'existence de villages « pacifiés » ; immergé dans cette réalité militaire de seconde zone (doublement artificielle, si l'on veut) – l'armée de bureau et de garnison – qui me rendait imperméable à toutes les autres.

Pourtant, quelque chose me frappe, pendant cette période, qui ne m'avait pas frappé en France : l'aspect fratricide de cette guerre : je vois des Algériens combattre de notre côté, fort nombreux, et durement ; ce qui m'amène à douter de la conscience nationale des Algériens... Chez nous, en 1958, quand les partis de gauche criaient à la menace fasciste, j'ai vu combien peu d'hommes étaient prêts à descendre dans la rue et à faire le coup de feu ; ça n'empêchait pas la mythologie type « Front Populaire » d'aller son train... Tout bien pesé, il me semble que l'image « peuple algérien en lutte pour son indépendance » fut largement une mythologie. (Mais de tels propos sembleraient sacrilèges et imbéciles à bon nombre de Français. Pourtant... Seulement, il me faudrait, là encore, des pages pour m'expliquer sans craindre de malentendus.)

Autre surprise : j'imaginai le « contingent » perverti, corrompu par cette guerre, ou révolté par sa condition. Cela aussi était mythique... Ah ! comme tout ressemblait peu, dans cette guerre, aux images qu'on s'était faites, et sur la foi desquelles on eût été prêt à donner sa vie ou à prendre celle d'autrui.



À cette vie de petit fonctionnaire, le hasard en fait succéder une bien différente : je suis affecté à la « Protection » ; il s'agit pour moi de garder une ferme, avec trois autres appelés. Dans la ferme, la famille européenne, et autour, quelques mechtas et quelques familles arabes.

Nous sommes dans la montagne, en pleine neige, très isolés. Neige, feu de bois, lampe à pétrole, obscurité, bougies, fusil approvisionné, – et longueur du temps ; une vie de gardiens de phare, ou plutôt de trappeurs (moins les chasses) dans l'Amérique des pionniers... C'est là une vie à laquelle je repense parfois avec nostalgie. Mais comme on s'y sentait loin – ô paradoxe ! – de la « guerre d'Algérie » !... Nous y étions quatre hommes aussi éloignés des pieds-noirs que des Arabes ; vaguement menacés

par les « rebelles », et prêts à nous défendre le cas échéant, – voilà tout.

Quand j'étais encore bureaucrate, j'avais, ayant été élève-comédien, posé ma candidature au « Groupe d'Action Culturelle », dont je savais à vrai dire peu de choses. Je savais simplement que ce groupe, fondé et dirigé par Raymond Hermantier, « faisait du théâtre » pour les enfants, et que les comédiens circulaient à travers toute l'Algérie. Je voyais là l'occasion d'un travail innocent et pacifique (je n'avais jamais perdu l'espoir, depuis mon départ, d'être instituteur, par exemple) ; l'occasion d'échapper à la léthargie et de parcourir l'Algérie, pour mieux voir et comprendre.

Je quitte ma ferme, appelé par Raymond Hermantier, pour aller passer une audition.

Ici, j'aimerais abandonner mon sujet – le récit, bien sommaire, de mes métamorphoses – pour un autre : l'extraordinaire chronique du « Groupe d'Action Culturelle », que j'ai vécue pendant un an et demi.

J'ai retrouvé dans les récits des compagnons de Jacques Copeau, assez exactement, ce que nous avons connu au sein de ce Groupe : cette vie de jeunes hommes de théâtre, et son mélange de mysticisme, d'épreuves et de pittoresque... Et quand j'ai vu, dans le film de Bergman, *Le Septième Sceau*, cahoter la charrette des comédiens à travers la peste et son désordre, elle m'a semblé familière.

Oui, c'était cela : l'aventure d'un Copeau ; – mais dans un pays archaïque ; le théâtre (dans ses formes, pour commencer, les plus frustes, les plus élémentaires), apporté à des hommes, des femmes, des enfants, primitifs, – et meurtris par cette guerre... Le théâtre devenant moyen de retrouver le cœur des hommes ; de conjurer la violence, le désespoir, le mépris... De secourir, autant que faire se pouvait, les affamés, les misérables... De desserrer l'étau de violence... « Vous êtes ici pour donner, aimer, faire aimer. » Telle était la devise, et la mission.



Surprenante troupe – et l'on pourrait presque parler d'un Ordre, composée de métropolitains et de pieds-noirs, de Kabyles et d'Arabes, d'appelés militaires et de volontaires civils venus de Paris ou de Suisse, d'intellectuels et d'ouvriers, – fondée,

cimentée, animée par une âme vigoureuse et singulière, un homme qui se voulait une espèce de croisé tout ensemble du théâtre, de la liberté de tous, et de l'honneur de son pays.

Malraux soutenait notre action et c'est à Albert Camus qu'Hermantier avait d'abord fait la confiance de son dessein. Camus l'avait approuvé, aidé, de tout cœur... Et nous, je crois pouvoir le dire, nous affirmions par nos actes, par notre vie, ce que le « silence » de Camus affirmait en France ; – engagés dans une action à la fois « absurde » – car notre bonne volonté, nous la sentions infime dans ce débordement de malheur et de folie – et raisonnable, parce que purement fraternelle.

Et l'un des miracles de cette aventure, c'est que nous sommes restés des hommes libres, trouvant amitié et estime parmi tous – population arabe et kabyle, armée française, Français d'Algérie, sans jamais nous livrer à aucune « propagande ».

Tout se passait pour moi comme si la fidélité à la non-violence m'avait été providentiellement permise, au moment le plus contraire... J'y pensais souvent, soldat sans arme et sans uniforme, exposé cependant à l'embuscade ou à la mine sur la piste, – tenu seulement de servir la paix humaine, et le théâtre... Serait-il donc vrai, parfois, qu'il nous arrive ce qui nous ressemble ; et que notre destin s'accorde à nos vœux profonds, s'ils sont assez tenaces ?

Nous avons donc vécu parmi des populations éloignées du reste du monde ; presque inconnues, et repliées sur elles-mêmes par l'épreuve ; et personne ne fut mieux placé que nous pour recevoir leur confiance et leur amitié ; nous avons en même temps connu en profondeur l'armée, et tous ses visages, toutes ses ambiguïtés ; connu les Français d'Algérie, dans le bled et dans les grandes villes... Nous avons parcouru ce pays du Djurdjura aux Hauts Plateaux présahariens, – ensemble, et confrontant, sans cesse, au jour le jour, pendant des mois et des mois, nos expériences et nos réflexions, pour parvenir à la moins imparfaite connaissance de cette réalité si difficile à saisir.

Condition singulière, certes ; mais loin de nous enfermer et de nous tenir derrière une cloison opaque ou trompeusement transparente, elle nous donnait, je crois, la plus grande chance de voir et de comprendre.

Ceux pour qui l'action de la France en Algérie, et sa cause, ne sont jamais apparues que comme violence et supercherie, s'ils nous accordent le bénéfice de l'innocence, qu'ils ne pensent pas

cependant que nous n'étions qu'une dérisoire poignée d'hommes purs : des milliers d'hommes ont connu une expérience analogue à la nôtre : tous ces jeunes médecins et infirmiers qui soignèrent les populations, ces jeunes instituteurs qui se dévouèrent pour des foules d'enfants.



Chemin faisant, ma vision du drame algérien s'est progressivement différenciée de celle que j'avais au début. Là où je voyais l'affrontement du bien et du mal, de l'avenir et du passé, j'ai vu un enchevêtrement de causes complexes ; j'ai vu une plaie vive, une plaie envenimée de notre XX^e siècle, où tous les intérêts, tous les aveuglements, tous les machiavélismes se sont rencontrés, mêlés, pour gâcher les meilleurs élans et emprisonner les hommes dans une fausse fatalité... Une plaie vive, d'abord ; puis envenimée par tous les artifices des puissants et des calculateurs de ce monde.

Il fallait à l'Algérie une véritable, une profonde révolution, – tangible, concrète, – et tous ceux qui se sont affrontés, et s'affrontent encore, en ennemis, n'étaient pas trop nombreux pour l'accomplir ensemble. Hélas !...

Je n'ai pas le goût de disserter, à mon tour, sur « les occasions perdues », sur ce qui devait, ou pouvait encore, être fait, en telle ou telle année... Mais disons, pour être bref, que si j'avais en partant l'optique de Sartre, sur ce drame, je suis revenu avec celle de Camus, dont la mort me semble un cruel symbole.²

1. J'ai relu, récemment, *La France a la fièvre*, de Pierre-Henri Simon. J'avais lu ce livre en 1958 ; j'en avais alors aimé certaines manières de penser, tout en restant étranger aux autres. Aujourd'hui, j'adhère naturellement à cette analyse de la société française. Et cette pensée, qui fait leur part aux exigences de la conscience universelle et à celles de la patrie, me semble exemplaire.

Ma propre évolution m'a conduit, d'autre part, à nouer des liens amicaux avec l'association « Patrie et Progrès », rencontrée grâce à Raymond Hermantier. Je reconnais pour miennes bien des manières de penser qui ont cours en ce groupe ; et je vois là l'une des premières émergences de la « génération d'Algérie », l'un des lieux propices à sa « démutisation ».



... Je relis toutes les pages qui précèdent : elles me déçoivent, elles m'irritent. Comme tout cela est abstrait, et fragmentaire ! Il manque les visages, les paysages, les moments et les minutes, les candeurs, les surprises, les saveurs de l'immédiat... Il manque surtout les vérités du cœur : ma surprise violente, par exemple, ce bouleversement, au premier jour de Kabylie, d'être entouré d'enfants qui chantaient et riaient, d'être reçu en ami par le village...

Et puis, comment feindre de tenir ce long chemin comme terminé, quand la détresse de l'Algérie est plus profonde aujourd'hui que jamais ; quand la guerre se perpétue, et que chaque jour l'horreur, la tristesse, l'impuissance, la solitude tenaillent notre cœur et notre raison ?... Pourrais-je me dire « revenu » d'Algérie ? Me revoilà seulement éloigné physiquement d'un malheur dont mon esprit ne peut ni ne veut se délivrer.

Et comment faire entendre, maintenant, – puisque enfin, il faut bien se résoudre à conclure, provisoirement, – que je suis revenu empli, animé d'un sentiment nouveau : l'attachement à mon pays ?

Oui, je me sens aujourd'hui bien étranger à la gauche française, et surtout à « la petite gauche ». Beaucoup de mes sentiments, de mes opinions d'avant-hier, je les tiens pour maladifs, pour impurs, et même, pour pervers. Il me semble que j'ai souffert d'une maladie de l'âme, d'un trouble profond du jugement ; il me semble que j'étais jadis un incendiaire inconscient, un faux révolutionnaire. Il me semble découvrir qu'aujourd'hui, dans cette guerre sournoise, falsificatrice, artificielle et ignoble, qui est la réalité de notre temps, les vérités les plus incontestables, les élans les plus généreux peuvent envenimer les plaies, rendre plus inextricables les nœuds de la violence.

Maintenant, j'essaie de penser et de vivre, ensemble, des vérités qui m'apparaissent contradictoires. Le socialisme est mieux fondé en moi que jadis (car j'ai vu de plus près la condition d'un peuple prolétaire) ; mais je me sens aussi profondément attaché aux causes de ma patrie... Sans cet amour – qu'il est bien difficile de faire comprendre à qui ne le partage pas, il me semble que les meilleures pensées, les meilleurs sentiments

se corrompent et se pervertissent... Ah ! combien je me sens plus proche des jeunes Soviétiques, des jeunes Israéliens – ou des jeunes patriotes algériens musulmans ou pieds-noirs – que de ces étudiants parisiens qui tirent de troubles délices à brandir le drapeau vert et blanc au Quartier Latin... (Mais je sais bien qu'il est aussi des perversions patriotiques.)

Cependant, j'ai grand tort d'user de comparaisons pour tenter de définir ce que j'éprouve : je crois qu'il s'agit de quelque chose de nouveau, et dont le propre, précisément, est de ne plus correspondre aux anciennes classifications, aux anciennes divisions.

Mais j'hésite à parler d'une « génération d'Algérie ». Des millions de jeunes hommes ont vécu « la guerre d'Algérie ». Certains sont revenus de là-bas sans avoir apparemment changé d'opinion ; d'autres, qui pensaient « à droite » sont revenus pensant « à gauche », – et l'inverse est vrai.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la « génération d'Algérie » n'a pas pris conscience d'elle-même. Elle n'a pas de porte-parole, de maîtres à penser ; elle n'a pas « d'anciens combattants », encore moins de « Croix-de-feu »... C'est peut-être que l'expérience d'Algérie fut, pour chacun des hommes qui la firent, une expérience solitaire, personnelle, difficilement communicable... On part seul, pour l'Algérie ; on revient seul. Là-bas, c'était une réalité diversifiée, diluée ; ici, celui qui revient se retrouve seul, dans une société où il reprend sa place, comme si de rien n'était... Phénomènes de parenthèse, si je puis dire ; et non pas phénomène de masse comme le furent les « autres guerres ». L'expérience de chacun, au retour, est noyée, dénaturée, oblitérée par l'entourage étranger à la modification de celui qui revient.

Et puis, ce n'était pas facile de savoir, finalement, à quoi s'en tenir, sur ces mois passés en Algérie ; ce n'est pas une expérience aux contours nets, aux leçons précises... Et ce fut une guerre d'hommes de vingt ans... Il est possible que les répercussions de cette expérience ne soient vraiment sensibles que chez les « intellectuels », les « sursitaires »...

Mais de quelle manière ? Je crois que l'expérience algérienne a eu, sur nous, pour premier effet de nous soustraire à la passion politique, aux visions manichéennes ; qu'elle a suspendu, provisoirement, notre capacité et notre volonté « d'engagement »... Par exemple, il me semble que, généralement, ceux qui

militaient dans les « mouvements de gauche » ont cessé de le faire au retour, ne se trouvant plus à l'aise parmi leurs anciens compagnons.³

Pour ma part, j'ai l'impression d'avoir trouvé, à travers cette expérience, le chemin d'une guérison du cœur et de l'esprit, d'une réconciliation avec moi-même ; de m'être dégagé, peu à peu, de

2. Malaise, irritation ; quand cette « gauche » ne voit et ne montre du drame algérien que les tortures françaises ; quand elle se scandalise comme si les tortures de l'adversaire et son terrorisme n'offensaient pas aussi gravement la dignité humaine ; – et, surtout, comme si la « torture était un phénomène insolite en notre temps ». Mais quelle différence y a-t-il entre un « bombardement stratégique » et une « opération-enseignements » ; et tient-on les pilotes de bombardiers de la dernière guerre dans le mépris où l'on tient les tortionnaires ?... Je suis le « jeune homme » auquel pensait Pierre Emmanuel, lorsqu'il écrivait, dans *Témoignage chrétien* du 16 février 1962: « *Que répondre à ce jeune homme qui demande en quoi la torture attend davantage à l'honneur que le bombardement de Dresde, le pire peut-être de la dernière guerre ? La guerre échappe à toute moralité : il n'y a pas de crimes de guerre, c'est la guerre qui est le crime. (...) Aux antipodes du pilote de bombardier, le tortionnaire ? Nous ne savons pas : nous ne faisons que poser la question. Immense désarroi, le nôtre à tous, et que, certains commencent d'éprouver jusqu'au tréfonds de la substance humaine, là où il ne reste plus qu'à commettre l'éternel suicide ou à se convertir à l'homme intérieur.* »

Malaise, irritation, quand on expose, sur plusieurs colonnes, le malheur de la petite Delphine Renard, et, le même jour, en quelques lignes, ce fait-divers qui n'indigne personne : un père de famille roubaisien tué accidentellement par une fusillade entre gens du M.N.A. et gens du F.L.N. Pourquoi, là encore, deux poids et deux mesures ? Est-ce mauvaise foi, est-ce aveuglement ?... Et pourquoi tant de gens de gauche, prompts aux pétitions et aux manifestations quand ils sont informés des tortures subies par les nationalistes algériens, se taisent-ils ou se dérobent-ils si on les informe des massacres et des tortures dont sont victimes, à leur tour, les pieds-noirs ?

bien des artifices intérieurs. (Mais, bien sûr, si les circonstances avaient été différentes, j'aurais pu revenir moralement brisé, corrompu... Le temps d'Algérie, dont j'attendais le pire, fut, pour moi, d'une manière imprévue, l'occasion d'un bon apprentissage d'homme.)

Ce sentiment de réconciliation avec moi-même, cette nécessité que j'éprouve de penser ensemble des vérités que je tenais jadis pour ennemies, – comment ne me conduiraient-ils pas à vouloir être, selon mes forces, un élément de réconciliation, de délivrance, dans cette France d'aujourd'hui empestée de guerre civile ?

Peut-être ma génération, la « génération d'Algérie », est-elle profondément, muettement encore, une génération d'outre guerre civile ?... Génération muette, qui ne parle plus facilement le langage de la société française d'aujourd'hui, mais qui ne s'entend pas encore parler le sien⁴.

Esprit, octobre 1962

⁴ A quelques retouches d'écriture et de ponctuation près, à quelques précisions apportées, je reproduis ce texte qui faisait partie d'un ensemble de « témoignages » d'appelés en Algérie. Jean Cayrol, à qui j'avais dit mon projet d'écrire un livre sur ce que j'avais vécu en Algérie, avait suggéré à Jean-Marie Domenach, directeur de la revue *Esprit, de me demander de participer au numéro en préparation. Il s'agit bien d'un témoignage, presque d'un « procès-verbal », et qui devait être le plus bref possible. D'où la nature et l'aspect de ces pages ; leur « sécheresse ».

Je crois bien que c'est à l'occasion de cet article que je suis entré en relation avec la revue et que j'y ai plusieurs fois collaboré. Y liant quelques amitiés. – Janvier 2010.

